Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 35 (2005)
Heft: 1

Artikel: Georges Haldas : "Je raconte la vie, tout simplement!"
Autor: Probst, Jean-Robert / Haldas, Georges
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-826029

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

GEORGES HALDAS

«Je raconte la vie, tout simplement!»

Philippe Dutoit

Auteur de nombreux recueils de poèmes et de plusieurs chroniques sur notre temps, Georges Haldas nous a accordé un grand entretien dans son logis situé au-dessus de Lausanne. Il y aborde des thèmes aussi essentiels que la solitude des personnes âgées, la puissance de l'argent et une certaine forme de sagesse. Malgré une vue déficiente et les désagréments dus à l'âge, Georges Haldas continue d'écrire, jour après jour. L'homme est un passionné, qui ne trempe pas sa plume dans le sirop. Lorsqu'il n'écrit pas, il lit. Tous les classiques, mais aussi Jeremias Gotthelf, un écrivain de la terre, qu'il affectionne particulièrement.

Sur la table du salon, quelques livres sont étalés. Plusieurs carnets, réunis par un élastique, contiennent un ouvrage à paraître. Il y a aussi un verre de vin rouge et un cigare éteint. Ses uniques gourmandises. Autour de sa chaise, un matou angora glisse, comme une espèce de petit nuage discret. Laissons la parole à notre hôte.

La notion d'âge

La notion du chiffre de l'âge qu'on a m'amuse. Quatre-vingts, quatre-vingt-quatre, quatre-vingt-huit... On «pignote» autour des années, cela me paraît totalement inintéressant. Ce qui est intéressant, quand l'âge vient, c'est de savoir dans quelles dispositions psychiques on se trouve, pour affronter et les épreuves de l'âge et ce qui peut apparaître, par moments, comme un côté bénéfique. Car il y a des personnes qui, même à 95 ans, ont un allant psychique, un tonus, un amour de la vie, un intérêt pour les choses et pour les hommes qui fait qu'il y a une certaine jeunesse en elles.

Ce n'est plus la jeunesse personnelle, mais ce que j'appellerais la jeunesse de la vie. Alors que vous avez des garçons de

vingt à vingt-cinq ans qui sont déjà des vieillards, par une espèce d'atonie, de désintérêt de tout. Pour moi, l'âge est avant tout important par rapport à la disposition intérieure que l'on a à tel moment, passé, pour en revenir au chiffre, disons quatre-vingts ans.

La solitude ne me concerne pas directement, mais je vois bien ce qui se passe autour de moi. J'ai eu des confidences de pas mal de personnes âgées. Il n'y a pas besoin d'avoir été à l'université pour comprendre que, effectivement, à partir d'un certain moment, les êtres qui entrent en grand âge sont seuls. Non seulement il y a une solitude due à la vieillesse, mais aussi de nombreuses raisons pour lesquelles la solitude est souvent très difficile à supporter.

Pour procéder par paliers, je dis qu'il y a la solitude de celui qui a toujours vécu assez seul, qui n'a pas eu de famille, qui a eu peu d'amis, qui a traversé la vie en solitaire. La vieillesse, pour lui, n'est en fait qu'un prolongement d'une solitude vécue tout au long des années. Et puis, il y a la solitude plus difficile de ceux qui, ayant eu une famille, ne l'ont plus, pour des raisons diverses. Une séparation, ou la mort, ou bien des enfants qui se sont dispersés et qui ne reviennent plus pour des raisons multiples. Des gens qui ont vu aussi disparaître leurs amis, et qui en souffrent d'autant plus qu'ils ont été entourés, que la vie s'est déroulée en relation avec les autres. Et cette solitude-là, elle est évidemment difficile à supporter.

Mais il y a encore une autre forme de solitude, sur laquelle on n'insiste pas assez. C'est celle des personnes qui ont un certain grand âge et qui ne trouvent pas d'interlocuteur pour parler des choses qu'ils ont vécues, je n'ose pas dire en commun, mais en même temps que les autres. Je vais prendre un exemple très précis. Si je parle de la Seconde Guerre mondiale avec des jeunes de la nouvelle génération, ou même de la Guerre d'Espagne ou de la Guerre d'Algérie, ils ne voient pas très bien de quoi il s'agit. Alors que si j'en parle avec quelqu'un de ma génération, on a tout de suite une référence commune, et c'est très important.

« Il y a des personnes qui, à 95 ans ont une certaine jeunesse en elles. »

Ce ne sont pas seulement les événements qui sont importants comme les guerres ou les révolutions, ou les crises dramatiques dans certains pays, ce sont également des choses beaucoup plus quotidiennes. L'autre jour, je parlais avec un jeune homme et la conversation est venue par hasard sur les chansons. J'évoquais Maurice Chevalier, et il m'a répondu, mais qui est Maurice Chevalier? Comment lui expliquer? C'est le manque de références communes qui augmente beaucoup la solitude. J'ai remarqué que, quand on peut avoir une conversation avec des gens sur ce qu'on a connu, les films qu'on a vus, les événements qu'on a partagés, alors le tissu de la relation devient plus riche, plus dense et la solitude s'atténue.

Le désenchantement

Je voudrais parler aussi du désenchantement, un sentiment qui accompagne la solitude chez les personnes d'un certain âge. Je fais référence au sentiment d'un certain abattement, très sensible chez les gens qui ont pris leur retraite. Ils pensent: je ne suis plus bon à rien, je ne suis plus utile à personne, je ne vaux plus rien du tout. C'est un sentiment fréquent et j'ai toujours envie de dire: «Attention! aujourd'hui, où la vie active a pris une accélération considérable, ce qui est important, ce n'est pas de faire, c'est d'être.»

Pour en revenir à mes souvenirs d'enfance, je me souviens, tout petit, de mon grand-père qui avait pris sa retraite depuis longtemps. Il avait l'habitude de mettre la table à midi et il me prenait à la cuisine, m'asseyait sur un plateau et me portait à la salle à manger où il allait disposer les couverts. Vous ne pouvez pas savoir à quel point la personne de mon grand-père, sans qu'il ne fasse rien, représentait une espèce de référence sécurisante. C'était autre chose que mes parents, qui me faisaient la leçon pour ceci ou pour cela, me donnaient des conseils, étaient dans la vie active. J'aimais bien voir cet être qui ne faisait rien et qui était. Il avait un influx qui est souvent l'apanage du grand âge. Les personnes de ce grand âge ne se doutent pas qu'elles donnent aux autres une impression de sécurité. Je ne dirais pas de sagesse, ça c'est du lyrisme à bon compte, mais une stabilité, quelque chose qui est au-delà de la vie active et qui a une autre dimension d'être.

Ce même sentiment, je l'ai éprouvé trente ou quarante ans plus tard, quand j'allais souvent en Grèce, ou en Italie, parce que j'avais une grand-mère italienne, qui habitait en Calabre. J'aimais descendre le long du village à pied et voir, de loin en loin, un vieil homme qui passait toute la journée assis sur sa chaise devant sa maison. Il y avait là aussi un sentiment de stabilité. Il me donnait quelque chose malgré son âge, quelque chose de tonique, un aspect de la vie que les adultes n'ont pas. Je ressentais ce rapport sécurisant, mystérieusement dynamique, qui vient du fait d'être, et pas seulement de faire quelque chose. Parce que, ce qui compte dans la vie, ce n'est pas tellement de faire quelque chose. On a la manie de vouloir faire. Mais non, devant un grand malade, par exemple, il faut être. La présence dégage quelque chose qui n'a rien à voir avec l'action, mais qui est beaucoup plus importante, parce qu'on transmet quelque chose de plus tonique.

On voit aussi, notamment dans les romans russes d'autrefois, cette chose touchante qu'était le dialogue de la vieille nourrice, de la vieille femme avec les petits-enfants. La relation qui s'établissait entre eux était particulière et différente de celle de l'enfant avec sa mère. Parce que l'adulte, par la force des choses, a des projets, des soucis, des ambitions, etc. Il est plein de vie. Tandis que quand un petit enfant dialogue avec sa grand-mère, il n'a pas encore d'ambitions, il n'a pas encore de projets, il n'a pas encore besoin de faire ceci ou cela. Et puis, la personne très âgée en a fini avec les conquêtes de la vie ordinaire, elle est proche de cet inconnu d'où l'enfant vient et un mystérieux rapport s'établit entre lui qui vient de cette zone inconnue et la vieille personne qui y va. Voilà pour la question du désenchantement. J'ai toujours envie de dire aux personnes d'âge: «Vous êtes beaucoup plus importantes que vous ne le pensez, pas en faisant ceci ou cela, mais simplement en étant ce que vous êtes!»

Les ennuis de santé

Il y a les infirmités bénignes et il y a les infirmités graves. On ne va pas insister sur les infirmités graves, tout le monde les connaît. C'est le cancer, les maladies cardio-vasculaires, le diabète, la maladie d'Alz-

Photos Philippe Dutoit

heimer, le parkinson et j'en passe. On peut faire une liste de toutes ces «gaietés» fondamentales. Et puis, il y a les infirmités de surface qui n'en sont pas moins désagréables comme, par exemple l'arthrose, qui n'est absolument pas dangereuse, mais très incommode. Vous avez mal dans les jambes, mal dans les coudes, mal dans les genoux, etc. C'est un empêchement. Il est irritant parce qu'il crée une douleur.

Mais il y a d'autres maux qui n'impliquent pas de souffrance et qui représentent un inconvénient encore plus grand et un désagrément plus important. Je pense à la perte d'équilibre. Les personnes qui ont de la peine à se tenir debout et qui ont peur de tomber ont un sentiment d'insécurité dans l'existence qui fait que l'angoisse est quasi permanente. Ces pertes d'équilibre, ces vertiges, cette insécurité, rendent la vie difficile parce que les moindres actes suscitent du désarroi. Ce que l'on fait d'une manière absolument indiscutable dans la jeunesse et l'âge mûr, traverser les rues, aller prendre un tram, etc. devient un problème. Courir devient une entreprise. Ces petites infirmités créent un handicap, une insécurité, qui rendent la vie assez difficile, même quand les choses ne sont pas graves.

L'ère des robots

Je ne porte pas dans mon cœur, à aucun point de vue, je vous jure, les technocrates. Ces gens m'emm... prodigieusement. Ce sont des robots inhumains, avec attaché-case et les cheveux en brosse. Ce sont des ignorants de la faiblesse et de la relation humaine. Pour faire des économies, ils créent des automates, sans penser que les personnes qui ont des difficultés de vue sont incapables de les utiliser.

Même chose pour les banques et les bancomats. Autrefois, moi qui n'avais pas un kopek, j'allais quand même de temps en temps toucher un chèque. Le plaisir était d'aller au guichet. Il y avait un échange humain: bonjour Madame, bonjour Monsieur, comment allez-vous? Aujourd'hui, salut! Il n'y a plus rien que le bancomat. Moi, dont la vue a diminué, je ne suis pas fichu bien sûr de retirer quoi que ce soit sur ces machines. Et je ne suis évidemment pas le seul. On ne tient pas compte des empêchements, des faiblesses, etc. On va naturellement au plus rentable.

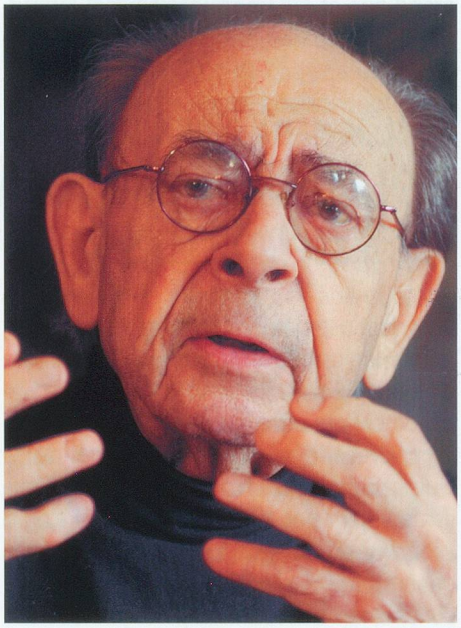
Cela m'amène au grave problème de la société d'aujourd'hui, qui vit dans une névrose de puissance, où le politique est relégué par l'économique. Nous vivons une ère de mafia horrible, une mafia légalisée que sont les multinationales et une mafia sauvage qui exploite, pulvérise et courtise la personne humaine. Comment voulez-vous que dans un monde de rentabilité, de fric, où tout est affaire de rendement, on tienne compte des faiblesses et des impuissances des gens handicapés auxquels on ne pense quasi pas?

On entre ici dans un autre type de conversation que j'ai souvent eue ces derniers temps. J'aime bien l'expression: névrose de puissance, qui est de Christiane Rochefort. Et c'est vrai que tout est puissance, à tous les niveaux. La puissance, elle est dans la performance, elle est dans le sport, elle est dans la sexualité. Elle est surtout dans l'argent. L'idéologie, c'est d'être le gagnant, le battant. Je ne connais pas de plus grande connerie que ça. Qu'est-ce que c'est qu'un battant? Le jour où il a le cancer, le battant, il est couché dans un lit et il va crever. Quant à la névrose de puissance, elle est redoutable, parce que la puissance a pour clé de voûte le meurtre.

La puissance de l'argent

Vous savez, lorsque je parle à quelqu'un ou à un public, je me moque absolument qu'il soit croyant ou pas. Mais il y a des faits. Si vous lisez la Bible, vous comprendrez que la chose dite a une importance considérable. Quand le Christ est dans le désert, durant quarante jours, par trois fois Satan lui propose la puissance. Par trois fois, il dit non. Parce qu'il sait où mène la puissance. La puissance, c'est dominer autrui, l'écraser, l'exploiter et, le moment venu, le liquider, donc le tuer.

Le Christ s'est déclaré contre la puissance, pas par moralisme, pas par humanitarisme. La relation de puissance étant la destruction de l'autre, il veut lui substituer une relation humaniste où, au lieu d'asservir l'autre, vous le servez. Le Christ n'a pas fait que prêcher contre la puissance, il a vécu de l'anti-puissance, c'est-à-dire une vie de



Biographie de Georges Haldas

Georges Haldas est né à Genève le 14 août 1917 d'un père grec et d'une mère jurassienne. Durant son enfance, il effectue plusieurs séjours dans l'île de Céphalonie, en Grèce, qui le marqueront pour la vie.

A l'issue de ses études, il obtient une licence en lettres. Il est d'abord précepteur dans la famille d'un banquier genevois, puis il entre au *Journal de Genève* comme correcteur et chroniqueur dramatique. La franchise de son ton et ses sympathies communistes déplaisent à la direction du journal qui le remercie.

Marié, père de deux filles, il se consacre dès lors à la poésie. Pour gagner de quoi nourrir sa petite famille, il travaille d'abord à l'Agence européenne de presse, puis dans une librairie, avant d'être engagé par l'éditeur d'art Pierre Skira. Il assure également le secrétariat des Rencontres internationales de Genève de 1946 à 1960.

Georges Haldas divorce en 1953. On le retrouve trois ans plus tard à Venise, où il collabore à la revue *Comprendre*. Puis il adapte en français les albums tirés des films de Walt Disney. Pour le même éditeur, il réalise une luxueuse *Vie du Christ* illustrée.

Dès 1958, l'écrivain, qui publie régulièrement des recueils de poèmes, est engagé aux Editions Rencontre, où il dirige la publication de grands classiques slaves et espagnols. Lorsque les éditions Rencontre cessent leurs activités, en 1971, Georges Haldas se consacre entièrement à l'écriture.

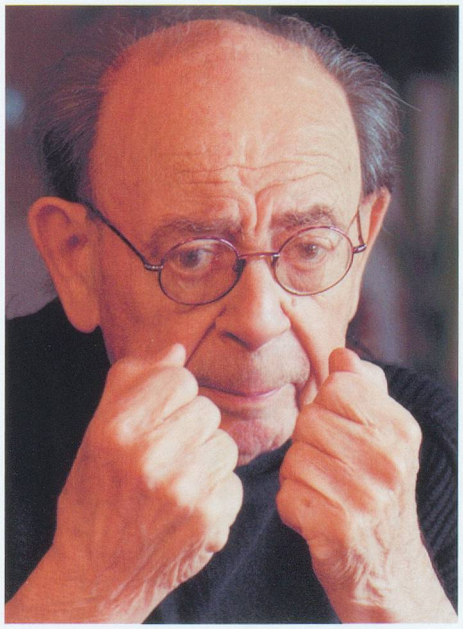
En 1975, sa rencontre avec Vladimir Dimitrievic, fondateur des Editions de l'Age d'Homme, marquera le début d'une profonde amitié et la publication de nombreuses chroniques.

Les principaux ouvrages de Georges Haldas sont édités par L'Age d'Homme.

(D'après *Georges Haldas*, de Slobodan Despot)

grande pauvreté, pas seulement économique, mais de pauvreté d'être. Il a accepté d'être condamné plutôt que de tuer. Aujourd'hui, nous sommes dans une névrose de puissance, où l'argent gangrène tout, le sport y compris.

Pourquoi est-ce que j'ai une telle hostilité à l'égard de la communauté américaine? Je n'ai rien contre les Américains en tant qu'individus. Mais une nation qui a la triple puissance financière, technologique et militaire, regardez où ça mène. Par impérialisme mercantile, on se pointe dans tous les endroits du monde, on tue s'il le faut, avec mensonge à la clé et naturellement en requérant l'appui de Dieu. C'est monstrueux, ce que l'on vit!



La sagesse et la raison

Je ne crois ni à la sagesse ni à la sérénité. Ce sont des mots pour professeurs d'université, des académiciens et des barbons qui n'ont pas vécu. Il n'y a pas de sagesse. La raison ne peut rien contre les folies passionnelles. Ne répond à la folie de la passion, de la destruction, de la guerre ou de la domination qu'une autre folie, qui est le don total de soi. Ce n'est pas la raison, c'est une autre folie. La folie du don de soi est seule capable d'enrayer la folie de la destruction de l'autre.

Quant à la sagesse... Dieu sait si je révère la Grèce antique et ces chers philosophes, parmi lesquels Socrate, qui est mon préféré. Quand il dit que le propre du philosophe est de se préparer à la mort, je pense que c'est une respectable sottise. Car, c'est une chose que de penser à la mort tant qu'on est en bonne santé, qu'on a un corps qui fonctionne. Tout commence à changer dès l'instant que la mort est proche, dès que le corps est atteint.

Je dis toujours: nul ne peut savoir, nul ne peut prévoir comment il va passer ses derniers instants face à la mort. La manière de nous comporter à la fin est aussi imprévisible que l'est, ceux qui y ont passé le déclarent, la torture. Vous ne savez pas, face à la torture, si vous tiendrez ou non et on ne peut accuser personne de ne pas résister à la torture.

J'ai vu des croyants qui, au moment de mourir, étaient pris de panique et hurlaient et ne voulaient pas quitter ce monde. Et j'ai vu aussi des gens qui n'avaient soi-disant pas de croyance et qui mouraient sereinement.

Pendant la guerre, je me rappelle du temps de la Résistance, il y avait les communistes et les chrétiens. J'étais très proche du parti communiste, car antifasciste et antinazi. Je voyais, quand la Gestapo arrêtait des communistes dont l'idéologie était l'athéisme, naturellement. On leur disait: si tu me donnes trois noms, tu as la vie sauve. Et bien, ils ne trahissaient pas, ils préféraient mourir.

Propos recueillis par Jean-Robert Probst

Le mois prochain:
Georges Haldas et la vie éternelle

Echos d'une vie sur la TSR

Georges Haldas a accordé cinq grands entretiens à Jean-Philippe Rapp, sur l'île de Céphalonie, en Grèce, un lieu où l'écrivain fit de nombreux séjours qui le marquèrent profondément. Ces entretiens seront diffusés sur TSR 2 du lundi 3 au vendredi 7 janvier 2005 à 23 heures.